

Brève réflexion sur le catalogue des idées reçues

Religiosité et étatismes dans la Chine post-maoïste

Les religions sont à la mode, même en France, où l'Etat brandit pourtant l'étendard de la laïcité. En particulier celles qui ont des assises parmi les déshérités, lorsqu'elles semblent exprimer leur refus de l'évolution actuelle du monde et qu'elles sont stigmatisées, à des degrés divers, par les pouvoirs en place. La Chine continentale n'y fait pas exception : l'affaire du Falun Gong en est la plus éclatante démonstration. La doctrine de son créateur, Li Hongzhi, constitue la version chinoise, et exotique pour des Européens, du New Age. Rien n'y manque : la domination occulte des extra-terrestres qui, maîtres de la science, veulent anéantir les traditions spirituelles de la Chine, du taoïsme au bouddhisme ; la crainte moderne de l'apocalypse, y compris nucléaire, interprétée dans le langage de l'eschatologie des « ères universelles » bouddhiste et présentée comme la conséquence de la décadence des rites et valeurs morales de la Chine ; l'ascétisme spirituel et le sacrifice en privé et en public du corps, associés aux exercices du Qi Gong, pour purifier le cœur de la corruption engendrée par l'attraction envers les choses matérielles du monde, etc.

En fait de retour aux valeurs millénaires de la Chine, Maître Li a concocté des préparations combinant des traditions relookées, qui étaient déjà défendues en partie par l'Etat maoïste et ses héritiers, et des thèmes modernes, où les lémuriens de l'âge du Verseau jouent le rôle de fantômes chinois. Reste à comprendre pourquoi des dizaines de millions de personnes en Chine y ont adhéré et continuent à y adhérer de façon clandestine malgré l'impitoyable répression dont elles sont l'objet. Le remède de cheval auquel l'Etat post-maoïste a soumis la population depuis plus de vingt ans a en partie déboussolé les anciennes classes urbaines et rurales qui sont les laissés-pour-compte du « socialisme de marché ». Elles constituent le terreau sur lequel le noyau du Falun Gong a fleuri. Elles s'identifient aux thèmes profanes du maître, du genre : « Dans le passé, l'art recherchait la beauté », « désormais, l'éruption du démoniaque et du laid est la conséquence de la liberté sexuelle des artistes » ; hier, il régnait « la vertu » alors que, aujourd'hui, « l'abomination de l'homosexualité reflète la dégoûtante perversion de notre époque » ; de même « la libération des femmes déstabilise les rapports cosmiques » car « dans l'ordre naturel, la femme yin est douce et l'homme yang dur », or, actuellement, « elles divorcent » ; mais le pire, pour Maître Li, c'est le métissage car « autrefois, les races du monde n'étaient pas mélangées », ce qui est « conforme à la loi cosmique qui interdit les mélanges culturels et raciaux » et essentiel pour la survie de « la race jaune qui possède ses mondes du Bouddha et du Tao remplissant presque tout l'univers », dont les descendants sont « malsains », « affaiblis de corps et d'esprit lorsqu'il y a mélange », comme « la science le prouve ». La science en question, c'est « l'hygiène raciale » et « l'eugénisme », y compris par « sélection des purs », seules sciences qui ont la faveur du gourou et de ses adeptes.

De telles infamies nous révèlent le côté profane, réactionnaire et xénophobe, de la prétendue quête de pure spiritualité lancée par le Falun Gong, présentée parfois comme incomparablement hostile aux ravages engendrés par le « socialisme de marché ». Le noyau initial de la secte a commencé à croître dans les années qui suivirent la défaite des révoltes de Tiananmen et d'ailleurs. A croître avec la bénédiction et les subventions du Parti qui voyait, dans la propagation de tels thèmes, des idéologies de substitution susceptibles de calmer les déçus de la transition du « bol de riz en fer » au « bol de riz en porcelaine » et de les détourner vers d'illusoires compensations basées sur « la maîtrise de soi ». Le Parti renouait ainsi avec les traditions de la Cité interdite en matière de gestion des cultes, traditions quelque peu abandonnées, voire stigmatisées au cours de la Révolution culturelle, à l'époque de la domination sans partage du maoïsme. En règle générale, le pouvoir impérial ne favorisait pas les persécutions religieuses et la Chine impériale n'a pas connu de guerres de religion, ce qui apparaissait alors aux agnostiques des Lumières comme la preuve du caractère éclairé du pouvoir impérial, pourtant imprégné de religiosité du sommet à la base de la société. En réalité, l'Etat gérait les religions comme le reste, selon le principe mandarin du « contenir et diviser pour régner ». La tolérance religieuse était subordonnée au maintien du pouvoir impérial. Lorsque telle ou telle religion prenait trop d'ascendant au sein de la population et même au sein du corps des fonctionnaires, elle était remise à sa place, y compris par d'implacables mesures de coercition. Puis amalgamée au culte du pouvoir impérial. C'est ce qui est arrivé aux temples bouddhistes dans le lointain passé. Et depuis quinze ans au Falun Gong.

Passons sur les imbécillités répandues en Europe selon lesquelles le Parti réprime les écoles de Qi Gong « spiritualistes », telles que le Falun Gong, qui ne sont pas alignées sur celles, de connotation « matérialiste » qu'il favorisa à l'époque maoïste. Passons aussi sur le détail des énormités, propagées jusqu'au sein du milieu « révolutionnaire », sur la permanence, dans les multiples cercles non institutionnels pratiquant plus ou moins de tels exercices, de l'esprit du taoïsme originel, ou présenté comme tel. En tout cas, de pareils apologistes passent sous silence les côtés patriarcaux et étatistes que le taoïsme a pu aussi présenter dans le passé. Mais lorsqu'on recherche des cultes censées exprimer, même de façon aliénée, l'esprit de révolte des opprimés, on en trouve toujours en vertu de l'argumentation, digne des Jésuites envoyés à la cour impériale, selon laquelle ils s'y retrouvent eux-mêmes. ■

Lao She (Vieux Serpent)